

## MERLIN.

73

## IX

— Écoutez, cuisinier, je vous prie : est-ce que la noce est finie?

— La noce est finie, ainsi que la franche lippée :

Elle a duré quinze jours, et il y a eu du plaisir assez.

Ils sont tous partis chargés de riches présents, avec congé et protection du roi ;

Et son gendre, pour le pays de Léon, avec sa femme, le cœur joyeux.

Ils sont tous partis satisfaits ; le roi seul ne l'est pas ;

Merlin encore une fois est perdu, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. —

## IV

## CONVERSION DE MERLIN.

Kado allait par la forêt profonde, agitant sa clochette aux sons clairs ;

Quand bondit un fantôme à la barbe grise comme la mousse, et aux yeux bouillants comme l'eau du bassin sur le feu ;

## IX

— Klevet, keginour, me ho ped :  
Hag ann cured zo achuet ?

— Ann cured a zo achuet,  
Hag ann holl draou a zo lipet.

Pemzek devez e deux hadet,

Ha dudi awalc'h a zo bet ;

Eet int kuit holl gand profou mad,

Gand skoaz ar rou hag he gimiad ;

Hag he val kaer da vro Leon,

Gand he bried, dreo he galon.

Eet int holl kuit, ha laouan net ;

Nemed ar roue ne d-oo ket ;  
Marzin c'hoaz eur wech, zo kollet,  
N'ouzer doare pelec'h ma eet. —

## IV

## DISTRO MARZIN.

Kado o vont gand ar c'hoat don,  
Gant-han he gloc'hik aktint o son ;

Ken a ziredaz eunn tasman

Glaz he varo evel -d-ar man ;

Hag he zaou-lagad o tevi,

'Vel dour ar c'haoter o fctvi.

Kado, lesaint, se rencontrait avec Merlin le barde, ce jour-là :

— Je te l'ordonne, au nom de Dieu ! dis-moi qui tu es ?

— Du temps que j'étais barde dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.

Dès mon entrée dans les palais, on entendait la foule pousser des cris de joie.

Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombait l'or brillant ;

Les rois du pays m'aimaient ; les rois étrangers me craignaient ;

Le pauvre petit peuple disait : « Chante, Merlin, chante toujours. »

Ils disaient, les Bretons : « Chante, Merlin, ce qui doit arriver. »

Maintenant, je vis dans les bois ; personne ne m'honore plus maintenant.

Loups et sangliers, dans mon chemin, quand je passe, grincent des dents.

Je l'ai perdue, ma harpe ; ils sont coupés, les arbres d'où tombait l'or brillant.

Les rois des Bretons sont morts, les rois étrangers oppriment le pays.

Kado, ar sant, a zigoueze  
 Gant Marzin ar barz, enn deiz-se.  
 — Kemenn a rann enn han Doue !  
 Lavar d'i-me petra out-te ?  
 — Enn amzer ma oann barz er bed,  
 Me oa gand ann holl enoret ;  
 Dioc'htu ma 'x-enn 'barz ar zall,  
 E klevet ann holl o iouch'al.  
 Dioc'htu ma kane va delen,  
 Koueze diouz ar gwex sour melen,  
 Roueou ar vro am c'hare,  
 Roueou all holl am douje ;

Ann dudigou paour lavare :  
 — « Kan, Marzin, kan, e peb mare. »  
 Laret eurs ar Vretoned :  
 « Kan, Marzin, ann traou da zonet. »  
 Brema er c'hoajou e vevaan,  
 Den na ra stad ouz in breman.  
 Bleizi, lia moc'h gwex, kreix ma hent,  
 Tre ma'z-ann biou, a skrigu ho deut,  
 Kollet eo gan-in va delen,  
 Pilet eo gwex ann sour melen ;  
 Roueou Breiz a zo maro.  
 Roueou all a wask ar vro ;

## MERLIN.

75

Les Bretons ne disent plus : « Chante, Merlin, les choses à venir. »

Ils m'appellent *Merlin le Fou*, et tous me chassent à coups de pierre.

— Pauvre cher innocent, revenez au Dieu qui est mort pour vous.

Celui-là aura pitié de vous ; à qui met sa confiance en lui, il donne le repos.

— En lui j'ai mis ma confiance, en lui j'ai confiance encore, à lui je demande pardon.

— Par moi t'accordent pardon le Père, le Fils et l'Esprit-Saint!

— Je pousserai un cri de joie en l'honneur de mon Roi, vrai Dieu et Homme !

Je chanterai ses miséricordes d'âge en âge, et au delà des âges.

— Pauvre cher Merlin, que Dieu vous entende! que les anges de Dieu vous accompagnent!

## NOTES

Les quatre fragments qu'on vient de lire ont grand besoin chacun de commentaire. Sans répéter ici ce que j'ai dit dans un ouvrage spécial, je me contenterai d'éclairer les hauteurs du sujet.

I. On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'accent païen qui éclate et triomphe auprès du berceau de Merlin. Il y a là un écho manifeste des

Ka lavar ken ar Vretoned :  
 « Kan, Marzin, ann traou da sonet. »  
 Hi a ra ouz-in *Marzin-fol*,  
 A daoliou inein au e'basont holl. »  
 — Paourkez diod, distroit endro.  
 Ouz Doue zo 'vid hoc'h maro.  
 Honnez en do truez ouz-hoc'h ;  
 Da neb a fiz enn ha ro peoc'h.  
 — Enn ha fiziz, c'hoaz e ssiann,

Out-han truez a c'houleunann. —  
 — Dre-z-oun oc'h euz truez gant-han,  
 Enn Tad, e'r Mab, e'r Sperod Glant  
 — Me a lo-ko sur iouc'haden  
 D'am Roue, gwir Zone ha den!  
 Me gano be vadelezerou,  
 A oad da oad dreint ann oajou. —  
 — Paourkez Marzin, Doue d'ho klevot  
 Elez Doue d'hoc'h ambrougo!

anciennes croyances celtiques, un souvenir vivant des superstitions de la Gaule, contre lesquelles la vraie religion eut à lutter. Mais à ce moment elles sont les plus fortes; le *Duz* est vainqueur par ses maléfices de la vierge chrétienne, et le produit merveilleux de leur union fatale tient plus de son père que de sa mère; il le défend contre elle; il le bénit; il s'annonce lui-même comme le bon génie de la nation bretonne.

II. Ce bon génie est en même temps un puissant magicien, un descendant des Mages, j'allais dire un Druide. En compagnie d'un chien noir, ou d'un loup familier, il parcourt dès l'aurore les bois, les rivages et les prairies; il cherche « l'œuf rouge du serpent marin », talisman que l'on devait porter au cou, et dont rien n'égalait le pouvoir.

Il va cueillir le cresson vert, l'herbe d'or et le gey du chéoc. *L'herbe d'or* est une plante médicinale; les paysans bretons en font grand cas, ils prétendent qu'elle brille de loin comme de l'or; de là, le nom qu'ils lui donnent. Si quelqu'un, par hasard, la foule aux pieds, il s'endort aussitôt, et entend la langue des chiens, des loups et des oiseaux. On ne rencontre ce simple que rarement et au petit point du jour: pour le cueillir, il faut être nu-pieds, en chemise, et tracer un cercle à l'entour; il s'arrache et ne se coupe pas. Il n'y a, dit-on, que les saintes gens qui le trouvent. C'est le sélage de Pline. On le cueillait aussi nu-pieds, en robe blanche, à jeun, sans employer le fer, en glissant la main droite sous la main gauche, et dans un linge qui ne servait qu'une fois.

Quant au gey, on sait combien il était vénéré des Druides.

Mais d'où vient cette voix? Qui ose apostropher le magicien d'un pareil ton? Serait-ce déjà le saint évêque auquel la tradition bretonne attribue la conversion de Merlin? Au moins il est un fait très-curieux à constater, c'est que les belles paroles que le poète met dans la bouche qui le gourmande se retrouvent dans plusieurs morceaux de poésie galloise, dont deux de Lywarc'h-Hen: *Hormis Dieu, il n'y a pas de devin* (*Namyn Dau nid oes devin*<sup>1</sup>). a-t-il dit en faisant une profession de foi exactement semblable à celle de notre pièce, et où il n'y a de changé que l'ordre de la phrase et le dialecte.

III. Merlin a-t-il perdu plus tard sa puissance magique, le devin a-t-il été terrassé par un simple mot sorti d'une bouche chrétienne?

Quoi qu'il en soit, il est encore barde, car il porte l'anneau d'or et la harpe<sup>2</sup>. Mais on lui dérobe cette harpe; on lui arrache cet anneau; on le joue, on le charme; il marche nu-pieds, nu-tête; il porte des vêtements en lambeaux; il pleure; il est vieux, il est homme. Et, si on le recherche encore, si le peuple pousse des cris de joie, des *iou! iou!* pour saluer sa bienvenue, s'il parait à la cour des chefs, c'est en souverain détroné.

Aussi, dès qu'il le peut, s'échappe-t-il. Cette disparition est aussi constatée par les poètes gallois. « Nul ne sait où est la tombe de Merlin, » dit un barde dont les poésies sont antérieures au dixième siècle<sup>3</sup>. Il s'em-

<sup>1</sup> *Les Bardes bretons*, p. 193. Cf. *Myrr.*, I, p. 128 et 121.

<sup>2</sup> « Le barde de la cour reçoit du prince une harpe, et de la reine un anneau d'or. » (*Lois de Hoel-da*, c. 19, *Myrrion*, t. III.)

<sup>3</sup> *Myrrion*, t. I, p. 77.

## MERLIN.

77

barqua avec neuf autres bardes, disent les Triades, et on ne put parvenir à savoir ce qu'il devint<sup>1</sup>. Il nous apprend lui-même qu'il quitta la cour et s'enfuit dans les bois<sup>2</sup>.

Notre ballade est aussi d'accord avec les traditions galloises, en lui prêtant un goût tout particulier pour les pommes et en le faisant tomber dans un piège où ces fruits sont l'appât. Il aimait tellement l'arbre qui les produit, qu'il lui a consacré un poème :

« O pommier ! dit-il, doux et cher arbre, je suis tout inquiet pour toi ; je tremble que les bûcherons ne viennent, et ne creusent autour de ta racine, et ne corrompent ta sève, et que tu ne puisses plus porter de fruits à l'avenir<sup>3</sup>. »

D'autre part, au douzième siècle, un poète latin de Galles, écho de la tradition de son temps, fait tenir ce langage à Merlin : « Un jour que nous chassions, nous arrivâmes près d'un chêne aux rameaux touffus... A ses pieds coulait une fontaine bordée d'un gazon vert. Nous nous assimes pour boire. Or, il y avait çà et là, parmi les herbes tendres, des pommes odorantes, au bord du ruisseau... Je les partageai entre mes compagnons, qui les dévorèrent ; mais aussitôt ils perdent la raison, ils frémissent, ils écumant, ils se roulent furieux à terre, et s'enfuient, chacun de son côté, comme des loups, en remplissant l'air de déplorables hurlements.

« Ces fruits m'étaient destinés ; je l'ai su depuis. Il y avait alors en ces parages une femme qui m'avait aimé autrefois, et qui avait passé avec moi plusieurs années d'amour. Je la dédaignai, je repoussai ses caresses : elle voulut se venger ; et, ne le pouvant faire autrement, elle plaça ces dons enchantés au bord de la fontaine, où je devais revenir... Mais ma bonne étoile m'en préserva<sup>4</sup>. »

Pent-être est-ce la même sorcière que veut désigner la ballade bretonne. Merlin parle lui-même dans ses poèmes d'une certaine femme versée dans les sciences magiques, avec laquelle il dit avoir eu des rapports.

Le roi dont la ballade semble avoir gardé le souvenir paraît être Budik, chefs des Bretons d'Armorique, prince d'origine cornouaillaise, émigré de l'île de Bretagne. Il combattit les Franks, et défendit vaillamment contre eux la liberté de sa patrie ; Clovis, n'ayant pu le vaincre, le fit assassiner (vers 509). Budik avait marié sa fille Aliénor à un prince qu'on ne nomme pas, et lui avait donné en dot plusieurs droits sur les côtes de Léon. C'était, d'après la *Charte d'Alan Fergan*, la tradition populaire du onzième siècle<sup>5</sup> ; c'était aussi celle du quinzième<sup>6</sup>. Il y a lieu de croire que cette Aliénor est l'héroïne de la ballade, et que le jeune

<sup>1</sup> Trioed Inis Frydain. *Ibid.*, t. III, a. 1.

<sup>2</sup> *Nyrgrian*, t. I, p. 150.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Vita Merthai Caledonensis*, p. 53.

<sup>5</sup> *Vicomtes Lœnnensis* protunc habebat quam plurimas nobilitates quos, ut dicebatur, Budicius, quondam rex Britannia, concesserat et dederat uni prædecessorum suorum in matrimonio. (*Charte Alan Fergan*, ap. D. Morice, et D. Lobineau, *Hist. de Bretagne.*)

<sup>6</sup> « Voix publique au pays est qu'iceluy devoit (de Léon) fust par un prince baillié en dot et en mariage fait d'une fille du dict prince à un des antecessours du vicomte de Léon. » *Mémoire sur l'état* — 1178 — ap. D. Morice, *Histoire de Bretagne.*

homme dont Merlin célèbre l'union avec elle<sup>1</sup>, et à qui il fait gagner la souveraineté du pays de Léon, n'est autre que le fils de la magicienne; enfin que l'auteur de la *Charte d'Alan Fergan* et l'auteur du *Mémoire du vicomte de Rohan* connaissaient le poème populaire : en ce cas, ce poème serait le roman de l'histoire. L'époque où il a été composé nous semble assez difficile à déterminer. Tel qu'il est, il ne peut être contemporain de l'événement, et cependant il n'est certainement pas l'ouvrage des siècles de la grande chevalerie; il en porterait le costume, tandis que le sien se rapporte à un âge beaucoup moins civilisé. C'est ce qui nous induit à penser qu'il a subi les altérations qu'il présente antérieurement à cette époque.

IV. Plus historique, la tradition de la conversion de Merlin remonte aux temps les plus reculés; elle a été chantée par les bardes chrétiens des clans gaéliques, gallois et armoricains; il est doux de croire, avec eux, que, dans son infortune et sa vieillesse, il trouva pour consolatrice la religion de sa mère; une chose que notre poète omet de dire, c'est qu'il périt assassiné comme Orphée. Mais le peuple ne fait pas mourir de tels hommes.

J'ai été mis sur la trace du poème de Merlin par madame de Saint-Prix, qui a bien voulu m'en communiquer des fragments chantés au pays de Tréguier. Il serait à désirer que ceux qui existent dans la collection de M. de Penguern vissent aussi le jour, et vinsent, avec les précieuses découvertes de M. Gabriel Milin, compléter le cycle poétique de l'Enchanteur breton. Si, par sa forme rythmique et son style, il est moins ancien que d'autres, il accuse par le fond des idées une inspiration très-primitive. Quoique l'air change à chaque morceau, et même le dialecte, je crois, vu l'uniformité du mètre, à l'unité de la composition originelle.

<sup>1</sup> Les bardes célébreront dans leurs chants les mariages de la nation bretonne.

« Le chef des bardes aura une double part dans les dons royaux et dans les largesses faites à l'occasion du mariage de la fille » « chef. » (*Lois de Hoelmond et Lois de Hoel-da. Nyrgilan*, t. III, p. 275 et 361.)

## CONVERSION DE MERLIN.

## (DISTRO MARZIN)

*Andante.*

Ka - do o vont gand ar c'hoat  
 don, Gant han he gloc'hik skliet o son  
 Gant han he gloc'hik skliet o son.

Detailed description: This block contains the musical score for 'CONVERSION DE MERLIN'. It features a single melodic line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The tempo is marked 'Andante'. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The piece concludes with a double bar line.

## LEZ-BREIZ.

*Marsiale.*

Pa oa potr Lez - Breiz e  
 ti he vamm, Eu de voe bet  
 eur pe - dez est - lamm, En -  
 - de - voe bet eur pe - dez est - lamm.

Detailed description: This block contains the musical score for 'LEZ-BREIZ'. It features a single melodic line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The tempo is marked 'Marsiale'. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The piece concludes with a double bar line.